Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 40

Artikel: Pierre Alin
Autor: Alin, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205378

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des sirops de fécule, des sucres intervertis, de l'amidon (cet éternel !), de la farine de haricots, de la gomme, de la gélatine, de la mélasse, du sable, de la craie, de la terre de pipe (déjà nommée !), de la chapelure et du plâtre. Ne parlons pas du café ! Il est si bien falsifié que l'on fabrique de faux grains, au moule et à la machine, au moyen des plus paradoxales substances...

Une chose doit cependant nous consoler, c'est que cette effroyable chimie a été découverte à Paris et qu'elle est encore inconnue dans le canton de Vaud. Puissions-nous n'avoir toujours que nos grosses miches de pain faites de vraie farine, notre salé de la Broie, les perchettes de nos lacs, les marmelades apprêtées par nos ménagères, notre authentique petit blanc,... et que le Ciel nous fasse la grâce de savourer ces bonnes choses le plus longtemps possible !

Le bon Samaritain. — Un brave homme, indulgent et généreux, sent, dans la rue, un pickpocket porter la main à son gousset et tenter de lui dérober sa montre. Il arrête doucement cette main indiscrète et, souriant, dit au voleur d'un ton paternel :

— Un peu de tenue, mon ami, je vous en prie... si un sergent de ville vous voyait ?...

Un livre pour célibataires. — Un livre a paru dernièrement à Londres. Il est intitulé : *Les joies et les chagrins du mariage.*

La partie consacrée aux agréments contient 60 pages, celle qui s'occupe des ennuis 380 pages.

L'an quarante.

D'où vient l'expression : « Je m'en moque comme de l'an quarante ? »

Une explication peu probante est basée sur ces deux vers de Destouches :

Nos aïeux, qui tenaient jadis un si haut rang,
Faisaient cas de Platon comme de l'alcoran.

Faire dégénérer *an quarante* de *alcoran* est trop invraisemblable. Après les terreurs provoquées par l'an mille, alors que le monde devait finir en 1040, on se moqua de l'an quarante. D'autres ont cru cette expression née vers l'an XII, où l'on était certain que l'an XL de la première République n'arriverait jamais. Enfin, Mercier ayant fait paraître un livre intitulé : *L'An 2440*, le peuple français aurait parodié le mot de Louis XV : « Après moi, le déluge ! » en se moquant de l'avenir comme de l'an 2440, puis, par abrévation, comme de l'an 40.

POUR PRENDRE FEMME

Chez les Romains, au début, les époux ne contractaient aucun engagement ; aucune loi ne sanctionnait les unions, l'habitude seule contractait le mariage ; plus tard, le mariage fut célébré par des cérémonies. Les deux époux s'entouraient le cou d'un jonc nommé *conjugium*, d'où est venu le mot conjugal. La jeune fille devait feindre une grande répugnance à se séparer de sa mère ; des petits garçons, vêtus de blanc, parfumés, venaient la chercher ; elle se jetait en pleurant au cou de sa mère et déclarait qu'elle ne voulait pas la quitter ; elle affectait de ne céder qu'à la force, enfin elle suivait les enfants qui la conduisaient dans la maison de son époux ; ses amies l'accompagnaient emportant une quenouille, un fuseau et ses vêtements. La maison de l'époux était enguirlandée de fleurs, toute parée de verdure. On présentait à la mariée le feu et l'eau et on l'arrosait d'eau lustrale.

D'après les croyances répandues par les augures, la jeune fille ne devait pas toucher la porte sous peine de voir fondre sur sa maison les plus grands malheurs ; aussi ne touchait-elle à la porte qu'après avoir entouré sa main d'une étoffe de laine frottée avec de la graisse de quelque animal. Cette formalité accomplie, l'époux donnait à sa femme les clés de la maison et il la faisait asseoir sur une peau de mouton possédant toute sa laine, usage qui avait pour but de rappeler à la mariée qu'elle devait filer la laine destinée à confectionner les vêtements des membres de la famille. Avant de se retirer, les époux jetaient des fruits, ordinairement des noix ou des noisettes, aux petits enfants, et les hommes demeuraient sur le seuil en récitant des vers pour éloigner les sortilèges. Le lendemain, le marié donnait un repas.

*

A Athènes, les jeunes filles se rendaient dans le temple de Diane et lui demandaient pardon d'avoir envie de se marier ; en même temps, elles suppliaient la déesse de leur donner l'autorisation de prendre un époux. Le jour des fiançailles on sacrifiait des victimes, généralement des bœufs, des moutons ; le fiel des animaux était jeté derrière l'autel, avertissement qui signifiait aux jeunes époux qu'ils devaient mettre de côté tout fiel dans leurs rapports. La mariée était conduite chez son époux sur un char dont on brisait ensuite les roues pour lui faire comprendre que c'en était fait de sa liberté, qu'elle ne pourrait plus retourner dans sa famille.

Le mariage consommé, la femme était enfermée ; il lui était défendu de sortir. On ne lui donnait aucun moyen de s'instruire ; on ne lui permettait pour occupation que les soins du ménage. Les femmes étaient plongées dans la servitude et l'oubli. A Lacédémone, au contraire, les femmes sortaient librement et elles prenaient part aux travaux des hommes, à leurs jeux physiques, tels que la lutte, le maniement du javelot, la course ; elles arrivaient à égaler l'homme pour la force et pour le courage.

A Athènes, les anciens tiraient des actes les plus futiles, des présages plus ou moins heureux ; pour un rien, un mariage était rompu. Les tourterelles portaient bonheur. Si deux tourterelles apparaissaient au moment du sacrifice, c'était bon signe ; s'il ne se montrait qu'une tourterelle, c'était un présage certain que les dieux étaient courroucés et que l'union ne serait pas heureuse. Les rivaux évincés, qui avaient intérêt à faire manquer le mariage, faisaient naître les mauvais présages. Un témoin emportait une tourterelle sous sa tunique et la lâchait pendant le sacrifice.

Sherlock Holmès. — La « Muse » obtient un succès extraordinaire dans la représentation de *Sherlock Holmès ;* tout le monde tient à voir ce spectacle vraiment passionnant. Dimanche 4 octobre, matinée à 2 ½ h. et soirée à 8 ¼ h., à la Maison du Peuple.

*

Pierre Alin, que les lecteurs du *Conteur* connaissent bien, nous donnera vendredi prochain 9 octobre, à la Maison du Peuple, un récital, avec le gracieux concours de Mme Ellen Greil.

Par le seul fait de réagir contre la décadence de la chanson, Pierre Alin a droit à toute notre sympathie. « Chansons d'autrefois et chansons d'aujourd'hui », dit le programme ; où trouver régal plus savoureux ? Pierre Alin, est un auteur original et fin, un diseur délicat et spirituel. Et puis il est nôtre, que diable ! Il n'y a pas lourd de chansonniers, chez nous.

C'est pour vendredi prochain.

*

A voir, le programme du *Kursaal*, cette semaine. En voulez-vous une idée ? D'abord les *Joly Velia*, célèbres originaux, duettistes danseurs ; puis *Makos*, le clown lumineux ; puis Mmes *Yedda Youki*, scène niponne ; puis *Seymour* et *Alya*, équilibristes de force ; enfin Mlle *Maud Jardy*, une chanteuse exquise qui, mérite précieux, s'accompagne au piano.

Vendredi 9, nous aurons une seconde et dernière représentation de la célèbre troupe japonaise *Hanako*, avec le concours de Mme *Loïe Fuller*. Vous avez bien lu ?

Je trouvai la chose fort agréable. Arrivant à l'auberge je fus reçu par le Bailli Bernois qui commandait ici. Je lui contai mon aventure des trois jolies personnes. « Mon Général », me dit-il, « ce n'étaient pas des demoiselles, c'étaient des garçons habillés en filles. » Cette explication me parut assez singulière ; c'était le soir, je continue ma route et je m'endors dans ma voiture. Au bout de quelque tems, je me réveille, et poussant du coude mon compagnon de voyage qui dormait aussi ; mais que nous disait donc ce Bailli avec ses garçons habillés en filles, c'étaient parbleu bien des demoiselles et très jolies même. « Je le crois aussi », me répondit mon compagnon, et nous nous rendormîmes. »

Le souvenir de cette aventure avait égayé l'imagination du grand homme ; il avait souri quelquefois en nous la racontant. Il fut assez bien jusqu'au café, mais alors arriva un petit incident qui tourna d'une manière peu agréable pour l'amphitrion du dîner. Devant chaque convive était placée une tasse vide ; un domestique une cafetière à la main faisait le tour de la table pour verser le café. Il commence par Bonaparte qui avance sa tasse ; par défaut de vue ou par maladresse, ce domestique verse à côté, Bonaparte avec un air d'humeur très prononcé replace sa tasse devant lui. Puis il adresse au maître de la maison quelques paroles peu obligeantes sur la maladresse de ses gens. Nous baissions les yeux, trouvant tous je crois l'apostrophe un peu trop vive. Haller cependant ne se déferra pas. « Ma foi, Général » dit-il, « il ne faut pas se frotter à vous aujourd'hui, vous n'êtes pas de bonne humeur. »

On passa ensuite dans le salon : on introduisit deux hommes que le Premier Consul avait demandés, c'étaient deux maîtres de poste l'un de Morges, et l'autre de Rolle. Il voulait organiser un courrier journalier de correspondance sur la route que suivait l'armée. Il entra en pourparler avec ces deux hommes, sur le service et sur les prix avec des détails et une intelligence qui nous étonnèrent. Je crois qu'il n'y eut rien de conclu dans ce moment. On vint avertir que la voiture était à la porte. Il ceignit son sabre de Damas, fit à chacun de nous une inclination de tête gracieuse, et traversa la cour jusqu'à la voiture où il monta avec Bourienne et Duroc. On avait enfin obtenu des chevaux, on les avait dételés d'un chariot de foin qu'un fermier d'une campagne voisine avait amené à la ville. Le paysan montait un de ses chevaux en postillon.

Plus le souvenir de ce dîner vieillit dans mon imagination, plus il me devient précieux. Des huit personnes qui le composaient je suis le seul actuellement vivant (le 13 juin 1840). J'aurais désiré que mon ancien ami Lavater eut assisté à ce dîner. Il aurait trouvé un sujet d'étude digne de son regard pénétrant et exercé, dans la physionomie de cet homme le plus positif peut-être qui ait existé. Il nous aurait dit peut-être quels étaient les traits qui exprimaient le caractère de cette force de volonté, et de cette puissante intelligence, qui chez aucun homme peut-être n'ont été réunies à un degré aussi éminent. Dans le sourire de cet homme on trouvait au premier coup d'œil un certain attrait, c'était l'effet du développement gracieux des traits de sa physionomie ; mais ce sourire ne parvenait pas à mettre à l'aise les personnes avec lesquelles il conversait, je crois même que c'était rarement son intention. Au fond de ce sourire en l'observant mieux, on ne trouvait pas la bienveillance qu'il avait d'abord paru annoncer. La grâce n'était qu'extérieure, c'était une belle bouche, des dents blanches, un regard expressif d'intelligence, un mouvement harmonieux des muscles du visage. La conscience de sa supériorité était telle chez lui qu'aucune sympathie ne pouvait le rapprocher de ces êtres qu'il voyait à une si grande distance au-dessous de lui. L'effet de cette supériorité sur les autres hommes était souvent pour eux en sa présence comme une espèce de cauchemar.

On comprend par ce petit récit que mon plaisir de dîner avec Bonaparte n'a pas été complet dans tous les points, mais il m'en est resté la satisfaction d'avoir pu prendre quelque idée par mes propres yeux et par une observation de quelques instants d'une individualité aussi remarquable. J. C.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.